

À lui la liberté

Robert Lévesque

Number 118, September 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2004). À lui la liberté. *24 images*, (118), 26–26.

À lui la liberté

par Robert Lévesque



René Clair à sa table de montage.

En janvier 1936 René Clair débarque à New York pour la sortie de *The Ghost Goes West (Fantôme à vendre)* qu'il a tourné à Londres, il a 38 ans et la réputation de meilleur cinéaste européen ; un critique britannique l'a qualifié de « Chaplin d'Europe » et son film *À nous la liberté*, qui influencera l'écriture des *Temps modernes*, a connu le succès aux États-Unis où son décorateur Lazare Meerson a été nommé aux Oscar de 1932. Les offres des *majors* pleuvent donc et il résiste. Se disant qu'ils ne seront pas capables de lui offrir la liberté dont il a besoin, il reprend le paquebot.

Ses amis à Hollywood, Claude Autant-Lara et Robert Florey, sachant que pour Clair un bon film vaut mieux que beaucoup d'argent, ne l'encouragent d'ailleurs pas à faire le grand saut. Autant-Lara lui écrira : « Je ne vois pas ce que l'Amérique pourrait vous apporter ni ce que vous pourriez apporter à l'Amérique ; ils ne comprendraient pas ». L'affaire semble entendue : l'auteur du *Million*, d'*Entr'acte* et de *Paris qui dort* ne mettra pas le pied dans l'usine Hollywood.

La guerre va dépendant en décidant autrement puisque sa femme est juive (Bronya Perlmutter, qui a été l'amie de Raymond Radiguet) et donc son fils. Ils doivent quitter la France (« J'avais le choix entre Hitler et Hollywood », ironisera-t-il), ils obtiennent

des visas, se retrouvent sur un paquebot en partance de Lisbonne le 6 août 1940. À Los Angeles, Frank Capra accueille la famille Clair. Le cinéaste y reste cinq ans, signe quatre films, dont ce délicieux *It Happened Tomorrow (C'est arrivé demain)*, à la fois fantaisie légère et thriller intense, son scénario le plus complexe et le mieux bouclé.

A-t-il eu toute liberté ? Traité avec respect, protégé par Capra, il a joui de la plus grande marge de liberté que ce système pouvait permettre, ne s'habituant pas aux règles en vigueur. C'est par son habileté, son art, qu'il échappa à « l'école Irving Thalberg », système qui faisait que l'on devait tourner une scène sous plusieurs angles pour qu'éventuellement le studio puisse monter le film à sa façon. Clair, qui établissait le montage au moment du scénario et avait son film bien fixé en tête, le tourna en cinq semaines, 281 plans, et il n'y avait plus qu'un seul montage possible, le sien, qui était parfait.

Son sujet était en or : un journaliste reçoit le soir, des mains d'un vieil archiviste, le journal du lendemain. Il pourra donc être célèbre et riche. Il devient le champion du *scoop*. Jusqu'au jour où il lit dans la livraison du lendemain l'annonce de sa propre mort qui surviendra à 18 h 25 dans le hall d'un hôtel. Le film devient une course contre la mort autant qu'une course contre la

montre. Et Clair déploya là, avec l'aide du scénariste Dudley Nichols, tout son talent d'escamoteur, toute sa manière « patte de mouche ».

Cette comédie de 1944, son film américain préféré (Eugen Schufftan, venu de l'expressionnisme allemand, était à l'image), est une sorte de « à la recherche du temps futur », il offre la synthèse idéale de ses deux grands thèmes d'auteur, la comédie poursuite (*Un chapeau de paille d'Italie*) et le merveilleux (*Fantôme à vendre*). Il y examine toutes les manipulations possibles du temps, masquant finement les aspérités de son histoire et gardant sans cesse l'intérêt du spectateur qui, souvent, apprend avant le journaliste (l'acteur Dick Powell) l'information cruciale, comme lorsqu'il déploie le journal pour lire les résultats de courses de chevaux alors que nous voyons l'annonce de sa mort à la une, ou comme, lorsqu'il se bat avec un homme sur le toit d'un hôtel, on voit le panneau indiquant qu'il s'agit bel et bien de l'hôtel où il doit être tué dans les minutes qui suivent...

Lorsque la United Artists organisa une projection-test devant un public « normal », celle-ci se déroula sous les rires et se termina sous les applaudissements. Tout le monde était ravi, sauf René Clair. Il demanda à changer quelque chose. Pourquoi ? Il fit entendre l'enregistrement des réactions de la salle et, à quelques minutes de la fin du film, on entendait un spectateur tousser, puis quelques autres. Clair savait qu'il s'agissait là d'une indication inconsciente. L'attention s'était relâchée. Il coupa une minute.

Un artiste (comme un ange) était passé au-dessus de Hollywood. Ce *citizen Clair* refusa de faire, comme Renoir (*This Land Is Mine*) et Duvivier (*The Explorer*), un film de propagande et n'accepta pas non plus d'écrire un sujet de guerre puisque ce n'était vraiment pas sa tasse de thé. Cet homme refusa la citoyenneté américaine qu'on lui offrait, après que le gouvernement de Vichy eut décrété sa déchéance de la nationalité française pour cause de *désertion*. C'est arrivé hier. ☞